numéro 1 janvier 1979

Picardie écologie

revue des associations d'étude et de protection de la nature en Picardie

✦

5F



PICARDIE-ECOLOGIE

Revue des Associations d'Etudes et de Protection de la Nature en Picardie.

RESPONSABLE DE LA PUBLICATION :

Maurice DUQUEF

COMITE DE REDACTION :

Philippe DUTILLEUX
Christian HOVETTE
Daniel PIPART
Jean-Claude ROBERT
François SUEUR
Sylvain THIERY
Christian TRAMBLIN

et vous ?

ADRESSE : 4 rue des Archers 80000 AMIENS

ABONNEMENT : 4 numéros par an = 20 Frs

IMPRIMERIE SPECIALE : "Picardie-Ecologie"

Travail Photographique : Jean-Bernard ZAZAC

Chèques à l'ordre de Maurice DUQUEF
(dans l'attente d'ouverture d'un compte)
Dépôt légal - 1er trimestre 1979

EDITORIAL

A part les bulletins plus ou moins internes, et à diffusion plus ou moins restreinte, des différentes associations picardes, aucune revue d'Ecologie picarde n' existait. C'est pourquoi une équipe d'écologistes, issus de différents mouvements picards, a décidé de créer "Picardie Ecologie". Cette revue se veut le moyen d'expression de tous les groupes écologiques de Picardie et comprendra surtout des articles d'écologie scientifique et de protection de la nature ayant trait à la Picardie, et éventuellement aux régions limitrophes. Les articles d'ordre général seront l'exception, d'autres revues, surtout nationales, étant plus destinées à celà.

"Picardie-Ecologie" est ouverte à tous, h'hésitez pas à nous envoyez vos articles. Aidez-nous à diffuser cette revue dans les trois départements picards (et ailleurs !). Faites-nous part de vos critiques, de vos idées. Nous débuterons modestement, mais nous espèrons, grâce à vous, améliorer la présentation, et le nombre de pages, lors des prochains numéros ; ce n'est qu'une question de diffusion : le papier, les encres, les plaques photos offset, etc... coûtent de plus en plus cher ! Une revue qui "tire" à cent ou deux cents exemplaires n'a aucun avenir, tout au moins sans aucune subvention.

Alors, aidez-nous à vendre les 1000exemplaires du n° 1 de "Picardie-Ecologie", nous vous remercions d'avance.

La rédaction

LES TOURBIERES A SPHAIGNES

Un biotope à protéger d'urgence !

par Maurice DUQUEF

Paysage étrange et primitif, les tourbières à sphaignes sont d'un autre âge, d'un autre monde... Nées il y a près de 10 000 ans, pour les plus anciennes, les tourbières ont survécues avec leur faune et leur flore boréo-alpines pendant bien des siècles, jusqu'au moment où l'homme s'est posé la question : Que faire de ces marécages ?

La tourbière à sphaignes ne peut se développer que dans une eau acide (d'un Ph inférieur à 7). La surface d'un lac, où même d'une petite dépression, est progressivement envahie par une sorte de mousse : les sphaignes, celles-ci poussent parmi les trèfles d'eau (menyanthes) et les prêles qui sont des plantes pionnières. Les sphaignes possèdent à côté de cellules bien vivantes, des cellules mortes qui jouent le rôle de réservoir : si l'on presse une touffe de sphaignes, celle-ci va, comme une éponge, rejeter une grande quantité d'eau.

Après plusieurs siècles d'activité, les sphaignes constituent à la surface du lac une sorte de tapis élastique et suspendu, se développant surtout au centre du marais qui se bombe et donne naissance à ce que l'on appelle une tourbière haute ou bombée. Les parties souterraines des mousses meurent peu à peu et vont se transformer en tourbe.

C'est alors que vont croître, parmi les touffes de sphaignes, tout un cortège de plantes spécialisées : c'est la linaigrette, aussi nommée herbe à coton (Eriophorum vaginatum) qui va en mai-juin, par ses fleurs en houppe de soie, blanchir la surface du marais ; c'est aussi le rossolis (Drosera rotundifolia), curieuse plante carnivore, dont les feuilles sont couvertes de longs poils rouges, ces derniers portant à leur extrémité une goutte de liquide visqueux (lorsque le soleil brille sur le rossolis, on comprend pourquoi cette plante est aussi appelée "rosée du soleil"). C'est encore différentes espèces de la famille des Ericacées : bruyères, et des vacciniacées comme la canneberge (Oxycoccos quadripetala) petit arbrisseau qui rampe parmi les bombements des mousses, ou l'airelle des marais (Vaccinium uliginosum) dont les baies noires sont comestibles.

Sur le pourtour du marais, là où le sol est un peu moins acide et tourbeux va fleurir la jolie Gentiane pneumananthe ainsi que les touffes de Bistorte avec leurs épis roses.

Parcourir ces tourbières n'est pas aisé : les bottes s'enfoncent dans les sphaignes, et souvent un trou d'eau inquiétant apparaît entre deux bosses de mousse, attention à l'enlisement ! Parfois aussi se glisse, entre deux brins de linaigrette, un animal que l'on croirait peu familier d'un tel biotope : la vipère péliale ; celle-ci s'enfuira aussitôt et il serait bien stupide de tuer cette ennemie des rongeurs. C'est dans ces landes tourbeuses, comme dans les Ardennes, par exemple près du village d'Hargnies, que peuvent se rencontrer les tétras lyre (petit coq de bruyère).

De nombreuses espèces de papillons volent dans ces étendues humides et désertiques : le Lycaena helle aux reflets métalliques, l'argynne Boloria aquilonaris ou encore le satyride Coenonympha tullia et bien d'autres...

Je ne pense pas qu'il existe des coins de nature aussi purs et aussi sauvages que les tourbières à sphaignes, à part les prairies alpines.

Pourtant depuis longtemps l'homme a tenté de les exploiter : tout d'abord et jusqu'à la fin du dix neuvième siècle ce fut l'extraction de la tourbe qui servit pendant longtemps de combustible ; cette extraction, en remettant en eau de grandes surfaces, rajeunissait le marais mais détruisait aussi la faune et la flore qui étaient apparus avec la naissance d'un sol mouvant. Souvent aussi les tourbières les plus vieilles donc les plus sèches furent drainées et converties en pâturages.

Mais c'est dans la seconde moitié du dix neuvième siècle que les tourbières vont être le plus dégradées, notamment dans les Ardennes franco-belges, par la plantation massive de résineux, surtout des épicéas : une grande partie du plateau ardennais, jusqu'alors couvert d'immenses landes marécageuses, va être transformée radicalement en forêt de conifères dont les sous-bois obscurs sont dépourvus de toute vie, tant animale que végétale ; mais qu'importe, profit avant tout !

Cette politique du résineux, quoique ralentie, se poursuit toujours tandis que rétrécissent les musées vivants que sont les fagnes (mot désignant les tourbières en Ardennes) et que ceux qui veulent les sauver emploient (d'après des accusations des gendarmes) des techniques extrémistes et suicidaires, en incendiant les jeunes plantations d'épicéas.

Mais ce type de marais n'est pas exclusif des régions montagnardes, et, bien qu'il soit beaucoup plus courant dans les pays de climat subarctique et arctique (Laponie, Nord du Canada, Sibérie...) il se retrouve, mais en plus pauvre, dans notre Picardie et même tout près de la mer, comme les tourbières du pays de Bray (Forges les eaux) ou du Montreuillois (Sorus-St-Josse). Cependant des microclimats froids existent dans ces tourbières, et il est courant qu'il y gèle, même en plein mois d'août !

LES TOURBIERES A SPHAIGNES EN PICARDIE

1. Dans la SOMME

Le département de la Somme, par son sol où le calcaire affleure très souvent et donc par son alcalinité, ne permet pas aux sphaignes de se développer. (Dans la vallée de la Somme, ce sont des tourbières alcalines à Eynnacées). Citons quand même les quelques touffes de Noyelles sur Mer, de Villers sur Authie et surtout celles du marais Saint Ladre à Boves, près d'Amiens.

Observées pour la première fois par moi-même en 1965, les sphaignes ne se trouvaient dans le marais Saint-Ladre que sous la forme d'une seule motte de dix centimètres de diamètre (des recherches faites partout dans le marais, avec même l'aide d'une barque, ne permirent pas d'en trouver d'autres.

Pourtant celles-ci étaient en pleine expansion, et quelques années plus tard les botanistes de la Faculté des Sciences d'Amiens allaient rencontrer jusqu'à 7 espèces différentes et 71 stations réparties un peu partout ; lors de ces prospections Gérard Sulmont y trouvait une autre plante exceptionnelle pour notre région : le lycopode (Lycopodium selago L.) espèce relicte en régression en France et poussant surtout dans les régions montagneuses et dont l'Ardenne était sa station la plus proche.

C'est avec plaisir que je viens d'apprendre la récente inscription de ce biotope à l'inventaire des sites et donc, en principe, sa protection. Espèrons que la décharge d'ordures toute proche (à l'"actif" de la commune de Boves) sera bientôt aménagée et replantée, puisque la Municipalité responsable a décidé de la fermer. Un projet d'installation d'une usine d'enrobés pour route, à quelques centaines de mètres, fut, pour un temps, inquiétant, notamment par le rejet d'éventuelles fumées toxiques, cette usine aurait eu aussi comme conséquence l'élargissement de la route qui longe le marais. Heureusement sous la pression des habitants de la région, des écologistes et des partis politiques de gauche, le Préfet de la Somme annula ce projet. Alors protection, ou pas ? De toutes façons, il importe aux botanistes d'étudier l'évolution de cette tourbière en pleine croissance et surtout d'être vigilant !

2. Dans l'Aisne

C'est dans le département de l'Aisne que se trouve la plus belle tourbière acide de Picardie. En effet c'est à 10 km au sud-ouest de Laon qu'est situé le marais de Cessières-Mont-bavin, découvert seulement en février 1962 par le professeur Marcel Bournèrias (Lycée Chaptal, Asnières). Plusieurs associations végétales se succèdent pour arriver finalement à plusieurs magnifiques tourbières à sphaignes comportant des espèces boréo-alpines : Oxycoccos, Eriophorum vaginatum (linaigrette) etc... mais aussi lusitaniennes : une bruyère (Erica tetralix) et un genêt (Genista anglica). Les plantes carnivores Drosera y sont très communes, surtout dans les endroits bien ensoleillés.

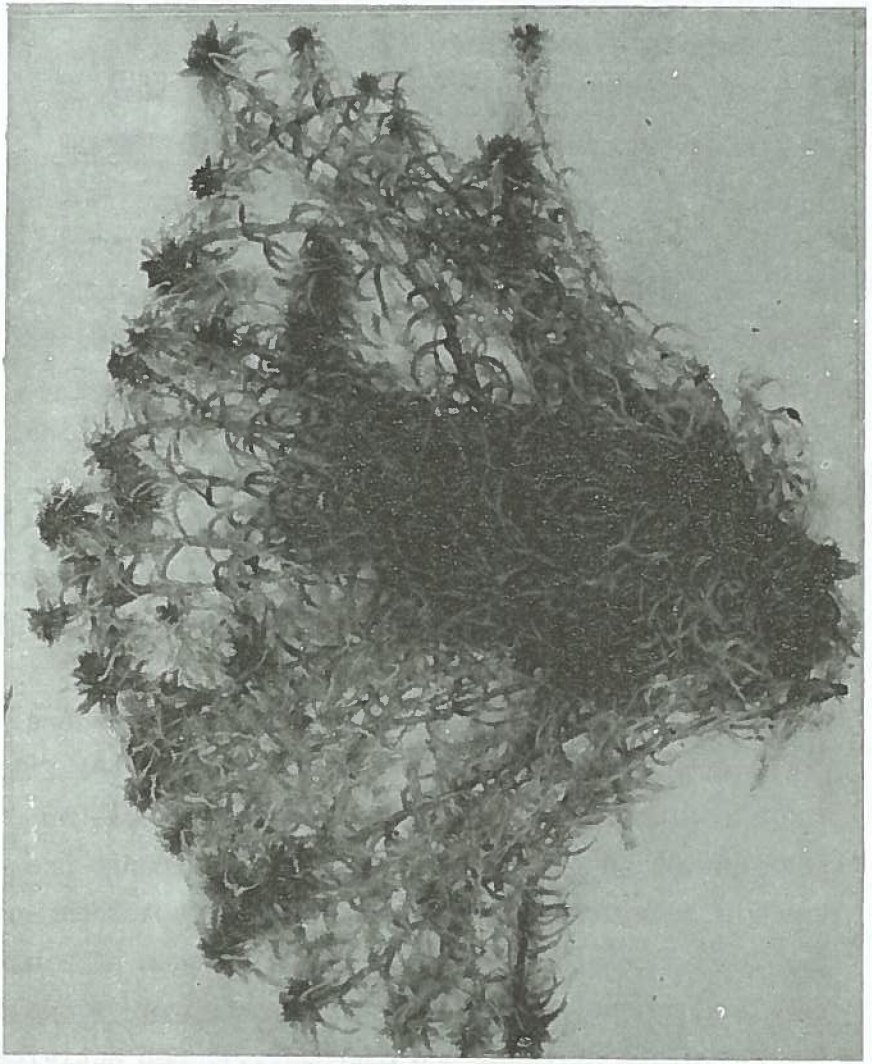
Sous la direction du Professeur François Morand (Laboratoire de Biogéographie de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud) un véritable laboratoire à ciel ouvert s'y est édifié, gâchant un peu le caractère sauvage du site, mais grâce auquel la formation et la météorologie du biotope furent connues de nombreux baromètres, thermomètres, pluviomètres, etc... y sont répartis en plusieurs stations. Les chercheurs disposent aussi d'un local au Centre de Recherches de Cessières. De nombreux forages ont été effectués afin de connaitre la nature du sous-sol (épaisseur de la tourbe, notamment) et bien d'autres expèriences sont réalisées.

D'autre part l'étude ornithologique et entomologique est en cours grâce à des spécialistes de Saint-Quentin et d'Amiens et déjà, par exemple, plusieurs papillons rares y ont été découverts.

Si la célébrité de cette tourbière, qui a vite dépassé les milieux scientifiques, a eu des effets bénéfiques (le site est classé)par contre, afin d'y permettre l'accès des naturalistes et des promeneurs, le Conseil régional de l'Aisne a cru devoir construire une route de plus d'un km avec un parking goudronné à 300 m du marais. Une bonne intention qui est un non-sens écologique et un gaspillage de l'argent des contribuables ; à croire que les amis de la Nature observent celle-ci de la portière de leur voiture !

A Boves comme à Cessières, quelques écologistes ont réussi à protéger des milieux qui sont depuis toujours considérés comme des zones incultes, inutiles, voire malsaines ; dans les Ardennes il est même question d'établir un parc naturel régional pour protéger une région de tourbières : véritable protection, démagogie ou développement d'un tourisme destructeur ?

Véritables musées écologiques et témoins de plusieurs millénaires, les tourbières à sphaignes doivent être partout protégées véritablement et non rentabilisées par la plantation de résineux ou par l'extraction de tourbe pour l'horticulture. Puissent le comprendre les pouvoirs publics et les élus locaux avant qu'il ne soit trop tard.



TOUFFE DE SPHAIGNES
(photo M. DUQUEF)

LE PETROLE ET L'OISEAU

ACTION DES HYDROCARBURES SUR LES OISEAUX

par Sylvain THIERY

La structure et l'agencement des plumes, complétés par la présence d'une graisse naturelle secrétée par la glande uropygienne, déterminent l'imperméabilité du plumage. Le coussin d'air ainsi retenu contre la peau de l'oiseau joue le rôle de régulateur thermique tandis que la couverture de plumes en elle-même permet à l'animal de flotter sans être mouillé. La moindre tâche de pétrole, en détruisant la pellicule de graisse, ouvre une brèche à l'eau et à l'air. Les pertes de chaleur sont alors importantes et cela d'autant plus que l'eau s'infiltre sous le plumage et mouille l'animal. Celui-ci, en essayant de se maintenir à la surface, dépense une énergie considérable. Ces pertes ne sont pas compensées par les apports de nourritures car l'oiseau affaibli par le froid ne peut plonger pour se nourrir (Fous de Bassan, alcidés, Plongeons Sternes...). Ses activités ne sont plus axées que sur des tentatives de nettoyage s'il est peu touché, ou des essais de retour à terre si le mazoutage est important.

En effet, dans ce cas, l'oiseau se sentant proche de la noyade, essaye de quitter l'élément liquide. Il ne pense pas à se débarrasser du pétrole qui l'englue. Il n'y a pas atteinte des organes internes. Le plumage étant seul touché, l'oiseau a plus de chances de survie que celui qui s'est nettoyé et qui a absorbé du pétrole.

L'action des hydrocarbures sur les tissus semble irréversible et provoque inflammations et ulcères du tube digestif et des viscères. Il y a également fixation sur le foie, les reins (provoquant des néphrites), hypothermie, brûlure des yeux, de la peau (particulièrement celle des pattes). Les vapeurs de pétrole provoquent de nombreux troubles nerveux et de l'équilibre. L'état physiologique de l'animal est également très endommagé par le stress subi lors du mazoutage. L'oiseau peut également fournir des efforts importants pour résister aux attaques répétées des prédateurs tels que les goëlands qui, en raison de son extrême faiblesse, le considèrent comme une proie éventuelle.

LES SOINS

Toutes les manoeuvres relatives à la manipulation de l'oiseau (capture, soins...) doivent être effectuées avec la plus extrême douceur car le sujet est en état de choc.

Il est prudent, dès la capture, d'administrer un tonicardiaque par voie buccale (Effortil). Certains oiseaux, en particulier les Fous de Bassan, sont en effet très sensibles et le choc de la capture est suffisant pour provoquer l'arrêt cardiaque. Par contre il n'y a pas lieu de s'inquiéter des tentatives de régurgitation (rejet de nourriture), celles-ci constituent un phénomène de défense. Il suffit de placer l'oiseau en bonne position pour éviter l'étouffement. Quelques gouttes de collyre dans les yeux et une application d'huile sur les pattes préviennent efficacement d'éventuelles brûlures. L'oiseau est ensuite recouvert d'un "poncho" ne laissant dépasser que la tête et empêchant les mouvements (sources de fatigue) et le nettoyage des plumes. Il peut être également enfermé dans un sac de toile dont on resserre l'ouverture au niveau du cou. Dans ce cas on peut saupoudrer le plumage de sciure non traitée ou de poudre d'argile. Ce traitement interdit alors un séjour prolongé de l'oiseau dans le sac.

Il est conseillé, pour le transport de plusieurs individus, de les séparer les uns des autres. Ceci évite les blessures dues aux coups de bec qu'ils ne manquent pas de s'infliger. Il est également préférable de laisser l'oiseau quelques heures au calme dans l'obscurité avant toute opération de nourrissage. Celui-ci précède le nettoyage.

Il faut absolument éviter les corps gras qui facilitent l'émulsion du mazout, son passage dans le sang et sa fixation dans les tissus. Dans un premier temps, l'oiseau sera nourri de poisson blanc (Merlan, Morue,...) découpé en bandes d'une dizaine de centimètres de long. Si l'animal ne prend pas spontanément la nourriture présentée, il est alors nécessaire de le gaver en prenant soin de ne pas abîmer la langue et de ne pas l'étouffer. On peut avantageusement masser la gorge pour aider au passage dans l'oesophage. Après deux ou trois jours de nourrissage convenable et à condition qu'il mange seul, l'oiseau peut être lavé. Les solvants donnant les meilleurs résultats sont le Napol ou mieux encore Nutriclean. Ce dernier ne contient pas les détergents habituels, n'est pas irritant pour la peau et n'est pas toxique à l'ingestion. Peut être même jouerait-il un rôle bénéfique dans la résorption des ulcères et brûlures chez les oiseaux ayant ingéré du pétrole. Il peut s'employer pur ou dilué. Il est malheureusement assez couteux (33 Frs le litre). L'animal sera baigné et lavé, sans être frotté, dans une eau à 40° C environ. Il sera lavé ainsi au moins deux fois avec 1 rinçage après chaque lavage. L'eau de rinçage comme l'eau de lavage doit pénétrer sous les plumes afin de ne laisser subsister aucune trace de mazout.

Il doit ensuite être placé au chaud (environ 30°C) pour éviter tout risque de congestion et ne doit être soumis à aucune soufflerie desséchante. Il est important que toutes ces manipulations soient effectuées d'une seule traite. Un stress prolongé est préférable à plusieurs stress étalés sur quelques jours.



READAPTATION

L'oiseau, avant d'être relâché, doit retrouver un plumage hydrofuge, ce que ne permettent pas les classiques ébats dans la baignoire familiale. Il est donc nécessaire de disposer d'un bassin pour que l'oiseau se baigne aussi souvent qu'il le désire. Chaque bain est suivi d'une longue période de lissage des plumes. Le plumage, grâce aux soins constants de l'animal retrouvera bientôt son imperméabilité. L'enclos entourant le bassin sera pourvu de promontoires, grosses pierres ou, à défaut, billots de bois maintenus verticalement afin d'offrir une surface plus ou moins lisse aux pattes de l'oiseau. Le bassin en lui-même présentera une pente douce facilitant la sortie.

Grâce à cela, l'oiseau se réhabituera progressivement à l'eau, milieu qui après le mazoutage provoquait chez lui la répulsion par impression de noyade. La mise en enclos doit se faire deux semaines au maximum après le nettoyage et l'on peut estimer que le plumage est "reconstitué" à partir de 2 semaines à 1 mois de bassin.

Un inconvénient majeur à la réadaptation est la fâcheuse habitude qu'ont les oiseaux (surtout les Alcidés) à reconnaître leur soigneur et nourrisseur. Les seules visites aux "malades" seront limitées au nourrissage et celui-ci devra être effectué discrètement et efficacement. La nourriture constituée de sprats, lançons, sardines (pour les Alcidés, Sternes, etc...) sera de préférence lancée dans le bassin pendant le bain pour que les oiseaux réapprenne à capturer leurs proies dans l'eau.

Quand le comportement de l'oiseau est redevenu normal (capture rapide des proies et flottaison régulière) il peut être relâché. Mais rien ne permet à l'heure actuelle, d'affirmer qu'il est sauvé. Ce résultat ne peut qu'aider à la sensibilisation des pouvoirs publics qui comprendront peut être un jour (mais j'en doute) qu'il vaut mieux prévenir que guérir.

BIBLIOGRAPHIE :

Le Courrier de la Nature - l'Homme et l'Oiseau
n° 49 - Mai, Juin 1977.



Une partie des oiseaux mazoutés, rammassés en Mars 1978. Du Hable d'Ault à la Baie d'Authie.
Pour eux, il est trop tard.

(photo M. DUQUEF)

HISTOIRE D'UNE RESERVE NATURELLE EN PICARDIE :

LES MARAIS D'ISLE DE SAINT-QUENTIN (AISNE)

42 associations les plus diverses unies pour que restent au coeur de St-Quentin une zone naturelle, vestige des anciens et vastes marais de la Somme, voilà ce qui permet aujourd'hui de dire : les marais sont sauvés.

St-Quentin comme toute ville ne rêva que d'expansion. Tant pis pour les terres cultivables, tant pis pour les marais... tant pis pour les ruraux déracinés... Alors qu'importaient, à cette dévoreuse, les canards et autres grenouilles...

Mais un groupe de doux rêveurs se mobilisa : il s'agissait de laisser aux autres (en l'occurence les sagittaires, les nympheas, les joncs ou les typhas, les martins-pêcheurs, les foulques ou les tritons) leur territoire naturel... celui que les siècles avaient épargné... mais qui était, sans nul doute, par d'autres convoité !

Outre le site quasi unique... des plantes, rares ou non, des animaux de toutes espèces y compris des corbeaux (ah ! s'ils étaient blancs !) dont l'ancienne municipalité craignait une tentative d'invasion de la ville... Une vie de migration intéressante, une aire de reproductions pour de nombreux oiseaux...

Alors une à une des associations se joignirent au noyeau initial. Il faut rappeler que cette prise de conscience fut consécutive au désir de la municipalité d'alors de rétablir le droit de chasse dans les marais communaux...

Le Conseil municipal révisa aussitôt son jugement : on ne chassera plus sur les Marais d'Isle... Mais le processus ne s'arrêta pas là : il fallait soustraire définitivement la zone à toutes les atteintes possibles et inimaginables. Le Comité de défense des Marais était créé.

Qui sait, d'où pouvait venir la menace ? On avait parlé quelques années auparavant d'un immense plan d'eau pour voiliers. Cela aurait impliqué la suppression de toutes les roselières, le nivellement des bordures, le retrait de la vase...

D'autre part, la politique des espaces verts est telle qu'on supprimerait volontiers un espace naturellement boisé (essences variées et indigènes) pour le remplacer par un jardin public qu'un paysagiste concevrait avec résineux ou peupliers... en lieu et place des arbres qui poussent gratuitement...

On voulait donc éviter tout détournement du site... sauver de l'eau des plantes et des animaux... c'est véritablement se heurter à un mur d'incompréhension... même en l'année dite de protection de la nature, en l'année dite des zones humides ou encore en l'année dite de l'arbre...

Mais le Comité était prêt à soulever des montagnes... L'union fait la force. (C'est connu mais pas assez appliqué)... Tournées dans les quartiers avec diapositives, articles de journaux, visites à la périphérie du site, manifestations opportunément organisées et 5 ans après, la Réserve est en vue...

Les 4 premières années, ce ne fut pas facile... Nulle entente possible avec la municipalité sur les limites, les modalités de gestion... mais en mars 1977 avec la nouvelle municipalité mise en place la concertation put reprendre ses droits.

Des représentants du Comité de défense et de la Commission municipale de l'Environnement se rencontrèrent et mirent au point le dossier que termina l'Adjoin à l'Environnement...

Le processus de classement est enclenché... Tout semble se dérouler normalement.

Le Comité ne s'est cependant pas encore dissous.

COMITE DE DEFENSE DES MARAIS

D'ISLE

MAI 1978



Pour quand la réserve ..... ? (photo M. DUQUEF)

CARTOGRAPHIE DES AMPHIBIENS ET REPTILES

La Société herpétologique de France, vient d'éditer un Atlas préliminaire des Amphibiens et Reptiles de France (1978) financé par le Ministère de l'Environnement.

Cet atlas, tout à fait provisoire, sera présenté sous une forme plus élaborée dans un temps ultérieur relativement proche (1980 ?). Il est donc fait appel à tous les Naturalistes picards afin de compléter les données pour le Nord de la France.

Ces références se présentent sous le forme de points dans un rectangle figurant la carte d'état-major au 50 000e. La Picardie est peu représentée dans cet atlas, aussi, dès le printemps prochain des études de terrain seront entreprises afin d'obtenir un recencement des Amphibiens et Reptiles de Picardie qui sera communiqué au fur et à mesure à la Société herpétologique afin de figurer sur l'Atlas définitif.

Dans le but de familiariser nos lecteurs à ce groupe d'animaux nous publierons une série d'articles consacrés respectivement aux Crapauds, Serpents, Tritons et Salamandres, puis Lézards et Grenouilles.

Nous conseillons vivement d'acheter les ouvrages suivants : "Guide des Reptiles et Batraciens de France par Jacques Fretey - Hatier - prix 56 Frs "Tous lés Reptiles et Amphibiens d'Europe en couleurs par Arnold et Burton illustrés par Ovenden - Elsevier - 65 Frs environ.

LES CRAPAUDS EN PICARDIE

Par Maurice DUQUEF

Pour beaucoup de personnes, ce pluriel étonnera. En effet si l'on demandait combien d'espèces de crapauds vivent en Picardie, la plupart des gens interrogés répondrait : une, une seule, LE crapaud !

Avant de faire l'inventaire des espèces, nous indiquerons que la division entre crapauds et grenouilles n'a plus guère de valeur aujourd'hui. Pour le profane un crapaud possède une peau sèche, verruqueuse, tandis que la grenouille a une peau lisse et humide et présente une allure plus élancée. Ces caractères présentent peu d'intérêt au point de vue systématique et se mélangent d'ailleurs au gré des différents genres.

Dans cet article, nous étudierons tous les anoures, c'est-à-dire les batraciens sans queues, à l'exclusion du genre RANA, qui constitue les vraies grenouilles.

LES FAUX-CRAPAUDS (Sous-ordre des DISCOGLOSSOIDEA)

1-LES DISCOGLOSSIDES (Famille des Discoglossidae)

L'Alyte accoucheur (Alytes obstetricans)

Petit crapaud de 4Ø à 5Ø cm, au dos gris, et à la pupille ovale verticalement existe çà et là dans notre région. Parc zoologique d'Amiens, Bergicourt (Somme) St Valéry S/Somme (quai Jeanne d'Arc et cap Hornu). Son biotope classique consiste en une petite pente rocailleuse sous les pierres de laquelle il se cache, toujours à proximité d'un point d'eau.

A St-Valéry S/Somme,dans le parc de la Station d'études en Baie de Somme, quai Jeanne d'Arc, à dix mètres de la Baie elle-même, existe une colonie très prospère d'Alytes.

Celle-ci utilise deux petits bassins bétonnés afin de s'y reproduire. L'Alyte ne s'accouple pas à une période fixe, au printemps, comme la plupart des batraciens. Les accouplements peuvent avoir lieu aussi en Eté, ce qui explique qu'en plein mois d'Août existent encore des Têtards. D'ailleurs si les conditions d'existence sont défavorables les larves ne deviennent adultes que l'année suivante.

A la Station d'Etudes de St-Valéry, lors d'un séjour en Août 1978, nos soirées ont été égayées par le chant des alytes : houk, houk, houk ! toujours sur la même note, plusieurs crapauds, cachés sous des pierres d'un jardin de rocailles, se répondant ainsi. Intrigués par ces bruits insolites, des jeunes stagiaires qui travaillaient à la Station cherchèrent longtemps après un hypothétique robinet qui fuyait, ce n'était en réalité que le chant des alytes. Ce chant commence aux environs du mois d'Avril et s'arrête vers la mi-août. En 1978 à St Valéry les Alytes s'arrêtèrent de chanter vers le 21 août.

A Bergicourt (Somme), vers 1965, lors d'une excursion avec les étudiants de laboratoire de Biologie animale de la Faculté des Sciences d'Amiens, nous découvrîmes dans des éboulis crayeux, surplombant la vallée des Evoissons plusieurs Alytes, l'un d'eux tenant enroulés autour de ses pattes arrières un chapelet de gros oeufs jaunâtres, piquetés de deux points noirs, les yeux des embryons. C'est là un cas exceptionnel chez les amphibiens. En effet, lors de l'accouplement, qui est terrestre, le mâle aide de ses pattes à l'émission des ovules par les femelles, d'où son nom de crapaud accoucheur, puis les enroule, après les avoir fécondés, autour de ses pattes postérieures.

LES CRAPAUDS EN PICARDIE

Par Maurice DUQUEF

Pour beaucoup de personnes, ce pluriel étonnera. En effet si l'on demandait combien d'espèces de crapauds vivent en Picardie, la plupart des gens interrogés répondrait : une, une seule, LE crapaud !

Avant de faire l'inventaire des espèces, nous indiquerons que la division entre crapauds et grenouilles n'a plus guère de valeur aujourd'hui. Pour le profane un crapaud possède une peau sèche, verruqueuse, tandis que la grenouille a une peau lisse et humide et présente une allure plus élancée. Ces caractères présentent peu d'intérêt au point de vue systématique et se mélangent d'ailleurs au gré des différents genres.

Dans cet article, nous étudierons tous les anoures, c'est-à-dire les batraciens sans queues, à l'exclusion du genre RANA, qui constitue les vraies grenouilles.

LES FAUX-CRAPAUDS (Sous-ordre des DISCOGLOSSOIDEA)

1-LES DISCOGLOSSIDES (Famille des Discoglossidae)

L'Alyte accoucheur (Alytes obstetricans)

Petit crapaud de 40 à 50 cm, au dos gris, et à la pupille ovale verticalement existe çà et là dans notre région. Parc zoologique d'Amiens, Bergicourt (Somme) St Valéry S/Somme (quai Jeanne d'Arc et cap Hornu). Son biotope classique consiste en une petite pente rocailleuse sous les pierres de laquelle il se cache, toujours à proximité d'un point d'eau.

A St-Valéry S/Somme,dans le parc de la Station d'études en Baie de Somme, quai Jeanne d'Arc, à dix mètres de la Baie elle-même, existe une colonie très prospère d'Alytes.

Celle-ci utilise deux petits bassins bétonnés afin de s'y reproduire. L'Alyte ne s'accouple pas à une période fixe, au printemps, comme la plupart des batraciens. Les accouplements peuvent avoir lieu aussi en Eté, ce qui explique qu'en plein mois d'Août existent encore des Tétards. D'ailleurs si les conditions d'existence sont défavorables les larves ne deviennent adultes que l'année suivante.

A la Station d'Etudes de St-Valéry, lors d'un séjour en Août 1978, nos soirées ont été égayées par le chant des alytes : houk, houk, houk ! toujours sur la même note, plusieurs crapauds, cachés sous des pierres d'un jardin de rocailles, se répondant ainsi. Intrigués par ces bruits insolites, des jeunes stagiaires qui travaillaient à la Station cherchèrent longtemps après un hypothétique robinet qui fuyait, ce n'était en réalité que le chant des alytes. Ce chant commence aux environs du mois d'Avril et s'arrête vers la mi-août. En 1978 à St Valéry les Alytes s'arrêtèrent de chanter vers le 21 août.

A Bergicourt (Somme), vers 1965, lors d'une excursion avec les étudiants de laboratoire de Biologie animale de la Faculté des Sciences d'Amiens, nous découvrîmes dans des éboulis crayeux, surplombant la vallée des Evoissons plusieurs Alytes, l'un d'eux tenant enroulés autour de ses pattes arrières un chapelet de gros oeufs jaunâtres, piquetés de deux points noirs, les yeux des embryons. C'est là un cas exceptionnel chez les amphibiens. En effet, lors de l'accouplement, qui est terrestre, le mâle aide de ses pattes à l'émission des ovules par les femelles, d'où son nom de crapaud accoucheur, puis les enroule, après les avoir fécondés, autour de ses pattes postérieures.

De temps à autre, il descend vers le ruisseau tout proche, ou la mare, et les humidifie jusqu'au jour où les têtards écloront et s'échapperont dans l'eau.

2-LES PELOBATIDES (Famille des Pelobatidae)

Nous n'avons pas encore trouvé le pélobate brun (Pelobates fuscus) qui a été signalé, il y a un certain temps, de Seine-maritime. Cette espèce pourrait exister le long de la côte picarde, du hable d'Ault au Marquenterre. A rechercher.

Le pélodyte ponctué (Pedolytes punctatus)

Petit animal de 35 à 45 mm, le pélodyte ponctué ressemble à une petite grenouille et se déplace par sauts. Le dos est de coloration olivâtre, brunâte ou grisâtre, tachetée d'un vert vif.

Déjà découvert, il y a une dizaine d'années, au Hable d'Ault (Somme) par Jean-Claude Robert ; un exemplaire a été trouvé, de nuit, sur la route humide, à LA MOLLIERE (Somme) le 9 octobre 1978 par nous-mêmes.

LES CRAPAUDS-VRAIS (Sous-ordre des BUFONOIDEA)

1- Les BUFONIDES (Famille des Bufonidae)

Le crapaud commun (Bufo bufo). D'une taille de 70 à 130 mm chez le mâle, la femelle peut dépasser ces dimensions surtout dans le Midi. Le Crapaud commun présente des colorations variables, suivant le milieu, du jaunâtre au roussâtre.

Cet animal est très commun dans la Somme, notamment nous l'avons souvent rencontré dans les jardins à la périphérie d'Amiens (Rue Bélu, Renancourt).

Au printemps, les crapauds regagnent, lors des soirées pluvieuses, en nombre les points d'eau pour s'accoupler. Nous nous souvenons début mars 1978, des centaines de malheureux Bufo bufo écrasés par les voitures, entre Pont-Rémy et Picquigny (Somme). Massacre qui doit se répéter tous les ans et partout, quand une route passe le long d'une vallée. Pourtant quel allié pour le jardinier dans sa lutte contre les limaces et les insectes ! Ignorant, celui-ci inondera cependant ses plantations de produits toxiques qui empoisonneront les pauvres crapauds, qui d'ailleurs trouvent moins en moins de points d'eau pour se reproduire, depuis que la mode, sur le plateau picard, consiste à combler les mares des villages pour en faire des parkings, des pelouses ou pis, des décharges d'ordures !

Le crapaud des joncs (Bufo calamita)

D'une taille de 50 à 70 mm (la femelle est un peu plus grande) le crapaud des joncs présente, comme beaucoup d'Anoures une coloration variable, du blanc jaunâtre au brun verdâtre, il présente une ligne vertébrale jaune qui permet de le distinguer facilement du crapaud commun. Ces pattes postérieures trop courtes ne lui permettent pas de sauter, il peut, par contre courir relativement vite. Dans la Somme ce crapaud se rencontre uniquement, à notre connaissance, le long du littoral, notamment autour du Hable d'Ault où il est très commun ; en Août 1977, nous en avons découvert rapidement plusieurs exemplaires sous des pierres, des planches et détritus dont les habitants de la région ont agrémenté un biotope qui devrait bénéficier d'une protection totale, du fait de sa grande originalité écologique.

Jean-Claude Robert l'a aussi découvert du nord de la Baie de Somme, au Marquenterre.

Le Crapaud vert (Bufo viridis)

Nous n'avons pas encore découvert ce crapaud pourtant signalé de l'Aisne et de l'Oise par Fretey (Voir Notes sur la cartographie précédente des Amphibiens et Reptiles). Il pourrait être parfois confondu avec le crapaud des joncs. A rechercher.

2-Les RAINETTES (Famille des Hylidae)

La Rainette arboricole (Hyla arborea)

Cet animal, qui est plutôt une grenouille aux doigts et orteils dilatés et formant ventouses, peut grimper facilement dans les arbres poussant dans les lieux humides. La rainette grimpe même le long d'une vitre sans problème. Elle peut, un peu comme un caméléon, changer très vite de couleur, passant du vert vif au gris sombre, suivant l'environnement. La rainette peut s'attaquer à de grosses proies, elle attaque notamment de très grosses mouches au point de ne plus pouvoir fermer la bouche et de laisser dépasser les ailes de chaque côté des machoires, le temps de l'avaler complètement.

Le mâle a un cri très rapide et très sonore, en dilatant sa gorge d'une façon énorme.

Nous n'avons jusqu'ici trouvé la rainette qu'à la Mollière et à Quend, le long du littoral de la Somme, où l'ont trouvée aussi Daniel Lohez (Hable d'Ault) et Jean-Claude Robert (Marquenterre). C'est une espèce à rechercher aussi dans les marais de l'intérieur.

En conclusion, nous préciserons que ces observations, très ponctuelles, effectuées par hasard par des Naturalistes qui recherchaient plus spécialement des insectes ou des oiseaux, vont être complétées dès le printemps prochain par des recherches systématiques

notamment dans les dunes et les marais littoraux (où existent ensemble les 5 espèces connues du département de la Somme) mais aussi dans les marais du reste de la Picardie.

Espèrons que les pouvoirs publics comprendront enfin que les marais doivent être protégés afin que puissent continuer à vivre nos crapauds et autres batraciens, animaux souvent ignorés ou même haïs mais pourtant indispensables aux équilibres naturels.



Grenouille rousse
(rana temporaria)
La Mollière - Photo Maurice DUQUEF

QUELQUES ASPECTS DE LA BIOLOGIE DE LA TOURTERELLE TURQUE STREPTOPELIA DECAOCTO EN PICARDIE

par F. SUEUR

Appartenant à la famille des Columbidés (Pigeons, Tourterelles...), la Tourterelle turque ressemble beaucoup à une espèce fréquemment tenue en captivité la Tourterelle rieuse dont elle diffère par la couleur gris rosé (non brunâtre) et le chant.

Cet oiseau est une acquisition récente de l'avifaune française puisque le premier individu fut noté en 1950 et le premier cas de nidification en 1952. Il est observé pour la première fois en Picardie en 1957 (MARTIN et coll. 1962). En 1962, il occupe la moitié nors-est de la France ; actuellement il n'est absent que dans le bassin aquitain et les régions de montagnes. Cette arrivée de la Tourterelle turque en France faisait partie d'une importante expansion commencée vers 1930, cette espèce peuplant à l'origine une partie de l'Asie et les Balkans. En France la colonisation s'est faite selon un axe NE-SW ;la Tourterelle turque est apparue dans les grandes villes, puis dans les agglomérations de moindre importance, enfin dans les villages qui sont actuellement en passe dans la Somme de possèder chacun leur couple de Tourterelles turques.

Considérée par de nombreux auteurs comme une espèce anthropophile, la Tourterelle turque est en fait "un oiseau des cultures qui a tiré avantage des activités humaines dont il s'est rapproché..." (BERETZK et KEVE, 1973). Cependant dans les régions nouvellement colonisées et en France notamment cette espèce jusqu'à une date récente ne se trouvait que près des habitations, quelques cas de cantonnement un peu particuliers ont toutefois été notés dans la Somme : éloignement des habitations, colonisation de taillis-sous-futaie... (SUEUR, 1976). Il semble que cette expansion écologique en dehors des agglomérations soit de plus en plus fréquente dans notre région, ainsi dans l'Aisne la Tourterelle turque niche en taillis-sous-futaie en Nouvion-en-Thièrache alors qu'elle vient se nourrir dans les poulaillers de la périphérie de cette localité (H. DUPUICH) et à Mondrepuis un mâle chanteur fut noté dans un bois d'épicéas et de feuillus à 1 km de toute habitation (X. COMMECY, H. DUPUICH, A.M.ROUVILLAIN et F. SUEUR).

Le nid de la Tourterelle turque est une petite plateforme constituée de brindilles et de tiges de plantes diverses (graminées, liserons...) En 1976, à Amiens, un couple construisit et utilisa avec succès un nid de fin fil métallique et un autre, non utilisé cette fois, avec le même matériau incorporé à une masse plus importante de racines de liseron (F. et G. BAUDRY).

La construction du nid demande 2 à 3 jours - 2 oeufs blancs sont pondus à 2 jours d'intervalle et généralement dès la ponte du premier l'incubation commence. Celle-ci dure 14 jours et est assurée principalement par la femelle, le mâle ne la relayant qu'en début de journée. Les jeunes nourris par les 2 parents quittent le nid vers l'âge de 18 jours, les adultes s'en occupent encore pendant 1 à 3 jours. La Tourterelle turque est extrêmement prolifique, ceci est du au :

- nombre de pontes élevé, jusqu'à 7 (BERETZK et KEVE, 1973), la durée maximale de cantonnement observé dans la Somme fut de 282 jours (22 décembre 1975 au 30 septembre 1976) à Sailly-Laurette, durée permettant théoriquement la réalisation de 7 couvées.

- remplacement rapide des pontes détruites.

- résistance des poussins aux mauvaises conditions atmosphèriques : éclosion par moins 10°C, les jeunes parvinrent à l'envol (N. RANSON).

Cette prolificité entraîne généralement un accroissement des effectifs (14 couples en 1974 à Corbie (80), 16 en 1975, 20 en 1976, 21 en 1977) mais dans certaines localités picardes la Tourterelle turque est tirée de manière illégale en période de fermeture de la chasse et à proximité des habitations, de ce fait dans ces agglomérations l'espèce a beaucoup de difficultés à se maintenir. Des grains de céréales empoisonnés placés dans de mauvaises conditions peuvent aussi localement entraîner des chutes de populations.

Dès la fin du mois d'Août, des Tourterelles turques commencent à se regrouper (bandes pouvant compter jusqu'à 55 individus). A cette époque ces bandes exploitent principalement les champs de céréales fauchés (maïs essentiellement). En hiver, les groupes de Tourterelles turques sont beaucoup plus importants et peuvent atteindre 400 à 600 individus, ils se nourrissent dans les coopératives agricoles, les poulaillers et tous les lieux où une nourriture abondante est accessible. En février, les groupes se désagrégent, les couples cantonnés deviennent alors plus nombreux.

En conclusion, la Tourterelle turque, oiseau dont l'installation est récente en Picardie, niche principalement dans les agglomérations mais commence à peupler des milieux à l'extérieur de celles-ci. Du fait de sa prolificité ses effectifs dans notre région tendent à augmenter.

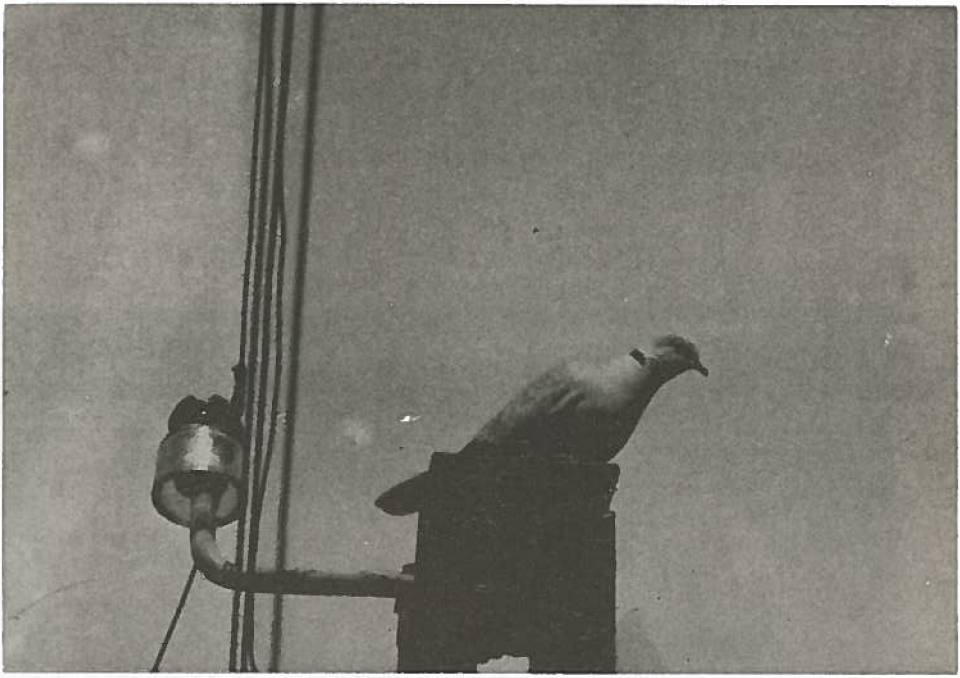
Je tiens à remercier pour leur contribution Mme F. BAUDRY, Melle A.M. ROUVILLAIN, MM. G. BAUDRY, X. COMMENCY, H. DUPUICH et N. RANSON.

BIBLIOGRAPHIE

BERETZK P. et KEVE A. (1973). Nouvelles données sur la reproduction, l'écologie et la variabilité pigmentaire de la Tourterelle turque Streptopelia decaocto. Alauda, 41 (4) 337-344.

MARTIN C., RANSON N. et NOSAL J. (1962). Un oiseau nouveau en Picardie : la Tourterelle turque. Rev. Féd. fr. Soc. Sc. nat. (2) 61-64.

SUEUR (F. (1976) Expansion écologique de la Tourterelle turque (Streptopelia dacaocto) dans la Somme. Le Héron (3) 66-67.



Tourterelle turque

photo JCL ROBERT

LA VIE PRIVEE DES ANIMAUX : LE RENARD

par Daniel PIPART

Fédération des Jeunes pour la Nature
Club Picard des Jeunes Amis des
Animaux et de la Nature.



Jeune renard apprivoisé
Saveuse - Photo Philippe THIERY

Trouvons-nous aux premières lueurs de l'aube, à l'orée d'un bois d'une certaine étendue et scrutons à la jumelle les prés et les champs environnants.
C'est là, dans la grisaille du petit matin, que nous avons le plus de chance d'apercevoir Maître Renard. Furetant par-ci, se coulant par là, se dissimulant avec beaucoup d'adresse derrière le plus léger repli de terrain - sillon, bordure de chemin, ornière - en vue de passer inaperçu.
Une autre chance de le voir sont les rencontres fortuites au cours d'une promenade. Ces nez à nez inattendus où il est difficile de dire qui est le plus surpris, de l'animal ou de l'humain. L'on peut de la sorte tomber sur un renard dormant en boule au pied d'un arbre. Une flèche rousse qui déguerpit, c'est bien là tout ce que le promeneur aperçoit de Goupil.

Son portrait

Le Renard (Vulpes vulpes) appartient à la famille des Canidés. Le nom de renard est d'origine germanique : c'est la déformation du prénom masculin Reinhart.

Le Renard se recommande à notre attention par deux aspects caractéristiques sa tête fine au museau effilé, aux oreilles mobiles d'une part; de l'autre, son corps long et fuselé, souple et musclé.
De la pointe du museau au bout de la queue, le renard mesure 1 m 30 dont 40 cm pour la queue ; hauteur au garrot : 35 à 38 cm ; son poids varie entre 7 et 10 kg.
Sa robe est d'un roux beige. La gorge, le ventre l'intérieur des pattes, parfois le bout de la queue, sont d'un blanc très pur ou tirant sur le jaune.
Le Renard a deux glandes à la naissance de la

queue : l'une, anale, sécrète une substance musquée que certains qualifient de puante; l'autre, tout en bas du dos, semble exercer une fonction spécifique à l'époque du rut. La physionomie de Goupil est caractérisée par sa petite truffe noire se détachant sur le fond blanc du museau. Les commissures des lèvres, légèrement incurvées vers le haut, lui donnent un rictus malin. Les yeux, d'un jaune, parfois verdâtre, sont bridés et donnent au renard son air mystérieux et énigmatique. Les poils de la moustache, remontant presque jusqu'aux yeux accentuent l'air matois du museau effilé.

Le renard occupe une niche écologique de prédateur terrestre peu spécialisé, s'adaptant à presque tout. De nombreuses observations ont montré qu'en fait, s'il attaque occasionnellement les poulaillers au moment de l'élevage des renardeaux, son régime est celui d'un opportuniste et se compose en majeure partie de rongeurs (rats, mulots, souris).
Malheureusement, quand un poulet est saigné dans un poulailler, c'est un évènement qui nous frappe. Par contre, quand les mulots disparaissent régulièrement dans un champ, nous n'avons pas lieu de nous en apercevoir.
Le renard est un animal diurne quand il vit en paix, mais nocturne lorsqu'il est traqué, nichant en terrier dans le premier cas, dans les ronciers autrement.
Ces terriers sont aménagés au flanc de ravins boisés, souvent aussi en bordure de forêts entourées de prés et de champs.
Suffisamment armé pour creuser lui-même son habitation, il est cependant assez rare que le renard fasse usage de ses ongles pour se créer une demeure. Il préfère s'installer en qualité de colocataire chez le blaireau qui, lui, est une bête fouisseuse quasi professionnelle.

LE "NUISIBLE"

Maître Renard mérite-t-il tant de haine ? Lorsque l'on songe aux ravages que peuvent faire les battues, l'enfumage des terriers, les pièges et autres pratiques barbares, on est en droit de s'inquiéter sur l'avenir de ce sympathique animal.

Sur le plan légal, aux termes des arrêtés réglementaires permanents sur la police de la chasse qui régissent la vie des espèces animales sauvages de notre pays, le renard est classé dan la catégorie des "nuisibles". Les deux autres catégories sont : les animaux "gibiers" (qu'on ne peut tuer qu'à certainnes conditions de temps de lieu et de moyen) et les espèces "protégées". L'espèce en question est soit en complète perdition (comme l'ours et le lynx), soit trop petite pour être mangée (comme le roitelet).

En temps que bête fauve "nuisible", le renard es le chef de file d'une cohorte de petits prédateurs carnivores que les chasseurs, gardes et piégeurs ont coutume d'appeler les "puants".

De tout temps, les chasseurs ont reproché à ces animaux la part qu'ils prélèvent - et qui leur revient au même titre qu'eux - dans le gibier et ils les accusent de sa raréfaction. Il faut pourtant admettre que le renard élimine de préférence les individus malades et tarés, évitant ainsi la propagation des maladies parmi le gibie

Quant aux véritables causes de la raréfaction du gibier, elles sont ailleurs : destruction des talus, des haies et des boqueteaux, le brûlage, le débroussaillage chimique et le déferlement de produits de toute sorte dans les cultures. Cela, les chasseurs ne le dénoncent pas .....

Pour pallier la raréfaction du gibier naturel, les chasseurs se sont mis à élever massivement du gibier semi-domestique (faisans, perdrix). Ce élevages constituent d'appétissants garde-manger

pour les prédateurs à plumes et à poils. On précède donc ces ré-introductions de gibier artificiel par l'élimination de la faune sauvage et naturelle.

"L'ENRAGE"

Deux millions de renards ont été tués en France depuis 1968. C'est là le plus grand massacre de l'histoire de notre faune. Il faut dire que ce massacre prend de plus en plus l'aspect d'une véritable chasse aux sorcières, au nom de la lutte contre la rage.
Le renard propage l'épidémie de rage qui sévit en Europe. Le renard est donc synonyme de rage. Tout renard a la rage ou va l'avoir et il faut le tuer sur le champ. Une prime est d'ailleurs offerte à ceux qui rapportent une queue de renard, preuve de la destruction de l'animal. En fait, certains spécialistes se sont rendu compte qu'il n'existait qu'une partie infime de renards enragés. De plus, il n'est pas le seul vecteur de la rage, tous les animaux y concourent.
Le but du massacre des renards serait de faire tomber leur densité à un sujet pour 250 ha. Au dessous de ce chiffre, la rage s'éteindrait. Or, cette thèse ne repose sur rien de sérieux. Les destructions opérées à très grande échelle n'ont pas réussi à supprimer l'épizootie qui ne cesse, au contraire de gagner du terrain. Il faut donc admettre que les mesures qui ont été prises en France et qui ont pour elles suffisamment d'années d'expérience sont loin d'avoir donné les résultats escomptés.
Les mesures peu efficaces coûtent finalement très cher et les frais ne cessent pas avec le temps.
Plus on attendra, plus le front à garder sera large, plus l'opération sera onéreuse et plus le territoire épargné sera petit.

Alors, pourquoi nul n'a encore tenté d'essayer d'autres solutions qui pourtant existent ?
Il faut savoir aussi que les renards tués ne sont pas perdus pour tout le monde : les gardes aprés avoir touché la prime, revendent les peaux aux fourreurs.
Rappelons qu'aucune mort d'homme, imputable à la rage, n'est survenue depuis un demi-siècle alors que l'usage de la stychnine a entraîné la mort de deux enfants en Isère et celle d'innombrables animaux de compagnie.
La disparition complète de nos petits carnivores sauvages est au bout de ce massacre - une philosophie de "l'aprés nous le déluge" qui s'accomplit avec l'accord muet des Pouvoirs Publics et sous les yeux aveugles du Ministère de l'Environnement et du Cadre de Vie.

VIVE LA SENSIBLERIE

Dans ces conditions, comment renverser la vapeur ?
Peut-on faire appel à la sensiblerie ?
Après tout, pourquoi pas ?
N'est-ce pas elle qui, pour une grande part, vient au secours despetits oiseaux l'hiver quand tout gèle et que les enfants distribuent grains et pâtées aux rouge-gorges et aux mésanges, tandis que dans la forêt on affourage le gibier ?
Restent les autres, les "puants".
Les oiseaux ont pour eux la beauté, le gibier son "utilité" ; quant aux autres, ils n'ont que leur mauvaise réputation et leur odeur !

Extrait du Bulletin de Mutualité Agricole
en date du 11 Décembre 1976

- Les mesures de lutte entreprises par les Pouvoirs Publics reposent essentiellement sur la réduction du nombre des renards responsables du maintien et de la diffusion du virus rabique :

- attribution d'une prime de 30 F à toute personne apportant la preuve de la mort d'un renard. Près de 75 000 primes ont été données en 1975 ;

- distribution gratuite de 26 tonnes de gaz toxique aux organismes de chasse afin de gazer les terriers de renards au printemps ;

- 6 600 charniers contenant des appats empoisonnés ont été mis en place aux frais de l'Etat pendant l'hiver 1975 ;

- attribution de subventions, d'un montant total de 635 000 F, aux Fédérations Départementales de Chasseurs pour les inciter à participer aux opérations de réduction de la population des renards ,

- essai, dans l'Oise, d'un nouveau toxique très efficace, l'acide cyanhydrique, pour gazer les terriers ;

- incitation à vacciner les animaux domestiques pour prévenir l'extension de la maladie.

Erratum : p. 7

- Tourbières alcalines à Hypnacées
et non à Eynnacées

NON au massacre des renards

QUI N'ARRÊTE PAS LA RAGE ET AUGMENTE LE DÉSÉQUILIBRE DE LA NATURE, FAVORISANT LA PROLIFÉRATION DES RONGEURS !



AUX DESTRUCTEURS DE RENARDS
LES RONGEURS
RECONNAISSANTS



JAAN AE Savoie



ERRATA

C'est à la suite d'une curieuse mutation (n'obéissan probablement pas aux lois de Mendel) que le crapaud, destiné à illustrer l'article sur les crapauds, s'est transformé en une superbe grenouille rousse. Nos lecteurs voudront bien nous en excuser.

L'un de nos prochains numéros traitera d'ailleurs des grenouilles et nous essaierons de ne pas l'illustrer avec un.... crapaud !

p. 5-3° ligne lire gentiane pneumonanthe au lieu de G. pneumananthe

p. 5-11° ligne lire vipère péliade au lieu de v. péliale

p. 9-4° ligne lire Cessières-Montbavin au lieu de de Mont-bavin

p. 22-10° ligne lire La forme

p. 26-12° ligne lire de moins en moins

p. 37-13° ligne Certaines ne prend pas 2 n

Petit lexique de quelques termes employés dans ce numéro :

Alcidés : oiseaux marins tels que le petit pingouin , le macareux, le guillemot, etc..

Biotope : endroit où vit un animal : marais, pente rocailleuse, forêt, etc...

Boréo-alpin : se dit d'un animal ou d'une plante qui existe à la fois en haute montagne et dans les pays arctiques. Ce sont les témoins des dernières glaciations.

Foulque : oiseau aquatique de la famille des Rallidés, voisin de la poule d'eau.

Lusitanienne : plante (ou autre espèce) dont la répartition comprend le littoral atlantique (de lusitania, ancien nom du Portugal). Certaines espèces lusitaniennes atteignent cependant, à l'est, le massif ardennais.

Herpétologique : qui à trait à l'étude des amphibiens et des reptiles.

Sagittaire : plante aquatique qui a la particularité de posséder trois types différents de feuilles selon que celles-ci poussent dans l'eau, à la surface, ou en dehors de l'eau. Ces dernières sont en forme de fléches, d'où le nom donné à la plante.

Typha : grand roseau dont le fruit est une massette marron (souvent utilisé en bouquet séché).

Librairie HELLUIN Neuf-Occasion 11, rue Léon Blum 80 AMIENS Tél. 91.72.57 R.C. 66A365	SCIENCES NAT 2,rue André Melenne VENETTE 60200 COMPIEGNE (4) 440 11 60 ENTOMOLOGIE (Catalogues sur demande-vente par correspondance)

Les articles signés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.